



HAL
open science

**”Freedom flourished like a fair flower” : la culture
florentine revisitée par un faussaire de l’Angleterre
romantique**

Carole Mabboux

► **To cite this version:**

Carole Mabboux. ”Freedom flourished like a fair flower” : la culture florentine revisitée par un faussaire de l’Angleterre romantique. Andreas Nijenhuis-Bescher; Émilie-Anne Pépy; Jean-Yves Champeley. L’honnête homme, l’or blanc et le duc d’Albe : mélanges offerts à Alain Becchia, Université Savoie Mont Blanc, pp.529-550, 2016, 978-2-919732-56-2. hal-01599576

HAL Id: hal-01599576

<https://hal.science/hal-01599576>

Submitted on 2 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

« FREEDOM FLOURISHED LIKE A FAIR FLOWER » :
LA CULTURE FLORENTINE REVISITEE PAR UN FAUSSAIRE DE
L'ANGLETERRE MODERNE

Carole Mabboux¹

En janvier 1802, les lecteurs du *Monthly Magazine*, mensuel londonien dédié à la littérature, prennent connaissance d'une lettre inédite de Brunetto Latini adressée depuis l'Angleterre à Guido Cavalcanti, tous deux éminents Florentins de la seconde moitié du *Duecento*. Latini (c. 1220 – c. 1294), que Dante décrit comme son maître dans la *Commedia*², a mené une carrière politique et notariale de premier plan au sein de la Chancellerie de la Commune, parallèlement à une prolifique activité de traduction³ et de composition, en vers comme en prose⁴. Cavalcanti (c. 1258 – 1300), quant à lui, est resté célèbre pour ses poèmes courtois et philosophiques, caractéristiques | 530 du *dolce stil novo*⁵. La lettre, non datée, pourrait avoir été écrite durant les années d'exil de Brunetto Latini. Fervent défenseur de la cause guelfe, celui-ci disparaît, en effet, des archives florentines entre 1260 et 1267, soit durant les années où un gouvernement gibelin s'est installé à la tête de la Commune⁶. On ne connaît pas avec précision les lieux investis par le notaire durant ces sept années, si ce n'est qu'il a un temps trouvé refuge en France, auprès d'un « biau douz amis »⁷.

¹ Doctorante en histoire médiévale, ATER à l'Université Lyon III Jean Moulin

² Se mettant lui-même en scène, Dante imagine rencontrer Brunetto Latini dans le chant XV de l'*Enfer*. Il s'adresse à lui de cette façon : « *Siete voi qui, ser Brunetto ?* » [Vous ici, maître Brunet ?]. Puis il ajoute : « *Lo mio maestro allora in su la gota destra si volse in dietro e riguardommi* » [Mon maître alors inclina son visage du côté droit et me regarda]. Cf. Dante ALIGHIERI, *Inferno*, éd. S. Bellomo, Turin, 2013, v. 30, 97-98, p. 240-245.

³ Brunetto Latini est l'auteur de plusieurs *volgarizzamenti* des œuvres cicéroniennes, dont celui du *De inventione* et des trois discours devant César. Cf. Carole MABBOUX, « Être auteur aux côtés de l'*auctoritas* : Brunet Latin, Cicéron et la Commune », *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo*, 115, 2013, p. 287-325.

⁴ La principale œuvre de Brunetto Latini est le *Tresor*, encyclopédie composée en picard. Il est également l'auteur d'un poème didactique, le *Tesoretto*, et d'un poème épistolaire, le *Favolello*. Concernant l'activité notariale et politique de Brunetto Latini, voir : Giorgio INGLESE, « Latini, Brunetto », in *Dizionario biografico degli Italiani*, LXIV, Rome, Istituto della enciclopedia italiana, 2005, p. 4-12.

⁵ Cinquante-deux poèmes de Guido Cavalcanti nous sont parvenus, dont les thèmes de prédilection sont philosophiques et amoureux. Il participe également à plusieurs conseils florentins et représenta la faction guelfe blanche à la fin du XIII^e siècle. Cf. Mario MARTI, « Cavalcanti, Guido », in *Dizionario biografico degli Italiani*, XXII, Rome, Istituto della enciclopedia italiana, 1979, p. 628-636.

⁶ Giuliano MILANI, « La guerra e la giustizia : Brunetto Latini e l'esclusione politica », *Arzana*, 16/17, 2013, p. 37-51.

⁷ Brunetto LATINI, *Tresor*, éd. G. Beltrami *et al.*, Turin, Einaudi, 2007, I, 1, 5, p. 4.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

Au cours de l'année 1802, huit autres lettres de Brunetto Latini sont publiées dans le magazine⁸. Cette correspondance étant écrite en français, le possesseur des manuscrits, William Dupré, prend soin de la traduire en anglais. La majorité de ces lettres a pour vocation de donner un aperçu de la cour anglaise à Guido Cavalcanti, à travers ses coutumes, ses hommes de culture et ses animaux. Trois lettres diffèrent du reste du corpus, n'étant pas adressées à un destinataire, mais devant à l'inverse servir de modèle pour une rédaction future. La découverte de ces manuscrits est d'un grand intérêt puisque, outre l'information inédite de la présence de Brunetto Latini auprès d'Henri III, elle permet la mise à jour de plusieurs poèmes médiévaux anglais, jusqu'alors méconnus, que le notaire transcrit pour son ami. Toutefois, l'engouement provoqué par ces textes n'aura duré que peu de temps : dans le numéro de décembre 1802, la rédaction du *Monthly Magazine* présente ses excuses à son lectorat, ayant été dupée par William Dupré, lequel vient d'avouer avoir forgé ces documents⁹.

Le faussaire a fait de l'écriture son métier : d'origine française, il a travaillé pendant une quinzaine d'années au sein de l'administration | 531 militaire britannique, en tant que secrétaire du chirurgien en chef des armées¹⁰. Son amour des mots le pousse, durant les premières années du XIX^e siècle, à produire son propre dictionnaire des néologismes français nés de la Révolution et de la République¹¹. Carlo Giunta, qui a étudié la correspondance de William Dupré aujourd'hui conservée pour partie à la British Library, met en exergue les difficultés financières que connaît le secrétaire dès 1794¹². Ayant été fait prisonnier par l'armée française, il a perdu son emploi ainsi que la plus grande partie de ses biens. À compter de cette date, on le voit à plusieurs reprises tenter de vendre des manuscrits en sa possession à ses correspondants. Il aurait alors élaboré ses premières falsifications, dans un

⁸ *Monthly magazine*, vol. XII, janvier 1802, p. 524-525 ; vol. XIII, mars 1802, p. 130-131, avril 1802, p. 237-239, mai 1802, p. 355-358, juin 1802, p. 447, juillet 1802, p. 549-553. Une sélection de ces lettres est reproduite dans le *Sporting magazine*, en mai et juin 1802 : *Sporting magazine*, v. 20, p. 95, 162.

⁹ *Monthly Magazine*, vol. XIV, décembre 1802, p. 391.

¹⁰ Du début des années 1780 à 1793, William Dupré a été successivement le secrétaire des *sergeant-surgeons* Robert Adair et William Hunter. Cf. British Library, Add. Ms. 22903 ; John A. SHEPHARD, *The Crimean Doctors. A History of the British Medical Services in the Crimean War*, Liverpool, Liverpool University Press, 1991, p. 3.

¹¹ William DUPRÉ, *Lexicographia-neologica Gallica*, Londres, Baylis, 1801.

¹² Carlo GIUNTA, « Il triste destino di William Dupré, falsario », in *Contrafactum : copia, imitazione, falso*, éd. G. PERON, A. ANDREOSE, Padoue, Esedra, 2008, p. 267-275. Les différentes lettres conservées à la British Library appartiennent aux manuscrits : Add. Ms. 22903, Add. Ms. 35663 et Add. Ms. 46706.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

but pécuniaire¹³. La fausse correspondance que nous traitons ici ne semble pas, au premier abord, répondre aux mêmes justifications. En effet, Dupré explique sa supercherie par une velléité littéraire : celle d'écrire « à la manière de », de mimer la prose médiévale, « à la façon de l'*Anacharsis* »¹⁴.

On sait aujourd'hui que William Dupré, pour rédiger ces lettres, a largement puisé ses expressions dans un manuscrit du *Tresor* de Brunetto Latini alors en sa possession¹⁵. Ces emprunts étaient | 532 d'autant plus aisés qu'aucune édition de l'œuvre dans sa version originale française n'existait à cette date. La part de créativité de notre faussaire s'est donc avant tout exprimée à travers les interstices du texte, dans sa capacité à transformer une prose didactique en correspondance par le réagencement d'extraits. Pour cela, Dupré a dû inventer une justification à la présence de Latini en Angleterre mais également lui attribuer un quotidien. Or, si la volonté affichée du faussaire était de présenter un Moyen Âge anglophone, il a choisi, par pragmatisme, un narrateur florentin. De là naît une difficulté majeure pour Dupré – et notre intérêt principal aujourd'hui : savoir où placer l'étonnement d'un Italien visitant l'Angleterre vers 1260. Souhaitant donner un aperçu de la littérature anglaise médiévale, l'auteur des lettres se trouve obligé, en contrepoint, de décrire à grands traits une culture florentine dont le *Tresor* ne contient que les indices. À travers cet article, notre but ne sera pas de relever les erreurs factuelles commises par Dupré, mais d'observer comment la culture communale florentine a été travaillée à l'époque moderne par un imaginaire idéalisant, tant d'un point de vue littéraire que politique.

De la forgerie démasquée à la fiction revendiquée

Dès sa première lettre, William Dupré fait formuler par Brunetto Latini le but de son échange épistolaire avec Guido Cavalcanti : « *You will expect from me some particulars of the*

¹³ Carlo Giunta estime que Dupré tente une première falsification en 1797, en essayant de vendre au comte de Liverpool un *Trattato del Commercio* resté inconnu des historiens. Cf. Carlo GIUNTA, « Il triste destino », art. cit., p. 268.

¹⁴ *Monthly Magazine*, vol. XIV, décembre 1802, p. 391 : « *Mr Dupré, the gentleman from whom we received the communications respecting Brunetto Latini, which have appeared in several numbers of our Magazine, has thought proper, though not till after detection, to confess that he has been imposing upon us, and that, in the supposed letters of that person, he only meant to give a picture of English literature and manners, as they existed at that period, in imitation of the French Anacharsis* ».

¹⁵ Le manuscrit a ensuite été vendu au collectionneur Francis Douce. Il est aujourd'hui conservé à la Bodleian Library d'Oxford sous la cote ms. Douce 319. Cf. Mario ESPOSITO, « The Letters of Brunetto Latino : a Nineteenth-Century Literary Hoax », *Modern Language Review*, XII, 1917, p. 59-63 ; *Id.*, « Una falsificazione letteraria del secolo XIX », *Archivio storico italiano*, XIII/1, 1930, p. 101-114.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

state of learning in England, and more especially of poetry »¹⁶. Cette fausse correspondance est avant tout l'occasion pour le secrétaire de transcrire des textes anglais sous une forme médiévalisante. Il va ainsi introduire dans les lettres ce qu'il présente comme une « traduction versifiée et christianisée des fables d'Ésope » ainsi qu'une exposition en prose de la rédemption par le Christ. Lawrence Warner a montré qu'il s'agit bien de deux œuvres anonymes médiévales, néanmoins postérieures à Latini : la première est le poème connu des anglicistes sous le titre *Ypotis* et la seconde est un extrait du récit *The Abbey of the Holy Ghost*¹⁷. Là encore, Dupré | 533 copie ces textes à partir d'un manuscrit alors en sa possession et qu'il vendra, par la suite, à Francis Douce¹⁸. Néanmoins, pour éviter que la supercherie ne soit découverte, il fait dire à son narrateur que ce manuscrit est déjà perdu au Moyen Âge¹⁹.

La figure du faussaire est courante dans littérature romantique britannique de la fin du XVIII^e siècle. L'*antiquarianism* – resté sans équivalent français – traduit un regain sans précédent pour la collection d'objets et écrits anciens, alimentant un marché auquel participent quelques contrefacteurs²⁰. Ce goût se manifeste dans le même temps dans une littérature d'imitation qui doit avant tout témoigner de l'originalité de son auteur : celui-ci propose un texte nouveau mais au lexique et au style évoquant un temps ancien²¹. Le Moyen Âge acquiert une place privilégiée au sein de cette esthétique historique, valorisant le sentiment et l'imagination en opposition aux règles du classicisme²². Ainsi, alors que William Dupré compose ses lettres, plusieurs mystificateurs ont déjà connu la gloire ou le discrédit, tels Horace Walpole ou Thomas Chatterton. C'est toutefois de William Henry Ireland, créateur de faux manuscrits de Shakespeare, | 534 que notre faussaire se rapproche le plus,

¹⁶ *Monthly magazine*, vol. XII, janvier 1802, p. 524.

¹⁷ Lawrence WARNER, *The Myth of « Piers Plowman » : constructing a Medieval Literary Archive*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 116. *Ypotis* est un poème du XIV^e siècle, relatant les discussions d'un enfant avec l'empereur Hadrien. Le texte a, semble-t-il, été pensé comme une œuvre didactique. Cf. Tanya GARDINER-SCOTT, « The Missing Link : An Edition of the Middle English *Ypotis* from York Minster MS XVI.L.12 », *Traditio*, 46, 1991, p. 235-259. *The Abbey of the Holy Ghost*, remontant lui aussi au XIV^e siècle, a également une visée didactique : il enseigne aux laïcs, à travers l'allégorie de la construction d'une abbaye, les voies d'une vie pieuse. Cf. Julia BOFFEY, « The Charter of the Abbey of the Holy Ghost and Its Role in Manuscript Anthologies », *Yearbook of English Studies*, 33, 2003, p. 120-130.

¹⁸ Il s'agit du ms. Douce 323, aujourd'hui conservé à la Bodleian Library d'Oxford.

¹⁹ « *I will send you, not only the copy of the charter which Satan and his crew had stolen, but some further extracts* » : *Monthly magazine*, vol. XIII, mars 1802, p. 130-131.

²⁰ Paul BAINES, *The House of Forgery in Eighteenth-Century Britain*, Aldershot, Ashgate, 1999, p. 151-176.

²¹ Margaret RUSSETT, *Fictions and Fakes : forging Romantic Authenticity, 1760-1845*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 13-23.

²² Les évocations de la période médiévale ne sont pas univoques, oscillant entre merveilleux, grotesque, courtoisie et âge sombre. Cf. Isabelle DURAND-LE GUERN, *Le Moyen Âge des romantiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

expliquant son acte par un amour immodéré pour la littérature anglophone qu'il entend mettre en valeur.

Afin de justifier la transcription d'œuvres anglaises de la part de Latini, Dupré insiste à de nombreuses reprises sur l'intérêt que manifeste Cavalcanti pour la langue anglaise :

As you are versed in the languages of Northern Europe, you will be at no great difficulty to understand it.

You are so well pleased with the English poetry which I sent you, that you desire to have a specimen of English prose.

You wish me to send you, my good Cavalcanti, some further specimens of the composition of the rhiming monk, whose versification of a fable of Esopus, you appear to be so much delighted with; and you ask me, besides, for some account of him.²³

Faisant correspondre des Florentins à partir d'un texte picard (le *Tresor*) à propos de la littérature anglaise, Dupré se trouve régulièrement obligé de jongler entre les langues et se dit traducteur d'une correspondance composée en langue romane entre Latini et Cavalcanti. Il fait le choix de présenter une société médiévale lettrée naturellement polyglotte, ce qui ne semble pas aller de soi. Les deux auteurs florentins ayant été des promoteurs de la composition en toscan, Dupré anticipe l'étonnement de ses lecteurs par cette explication :

If you ask me, why I that am an Italian write to you, who are an Italian likewise, in the Romance according to the idiom of France ; I reply that I have two reasons for it, besides that it is equally familiar to you; the one, that it is constantly spoken here in the Court of London ; the other, because the Romance language is the most delectable tongue I know, and assimilates best with all others.²⁴

Il est exact qu'un type de français, influencé par le normand, est utilisé à la cour anglaise au XIII^e siècle, tant pour les actes de chancellerie que pour la composition littéraire laïque. Sa pratique écrite, jugée plus prestigieuse que celle de l'anglo-normand, est alors une marque

²³ *Monthly Magazine.*, vol. XII, janvier 1802, p. 524-525 ; vol. XIII, mars 1802, p. 130-131 ; juillet 1802, p. 549-553.

²⁴ *Ibid.*, vol. XII, janvier 1802, p. 524.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

| 535 de distinction sociale²⁵. Par ailleurs, il est étonnant, mais crédible, que les deux Florentins échangent en français. En effet, l'assimilation linguistique était particulièrement forte parmi les intellectuels émigrés italiens en France, qui ont très fréquemment rédigé œuvres et documents dans cette langue – par ailleurs parfaitement maîtrisée par Brunetto Latini comme en témoigne le *Tresor*²⁶. Il est, à l'inverse, téméraire de postuler une connaissance de la langue anglaise de la part de nos deux Florentins. Tout d'abord parce du XI^e au XIV^e siècle, l'influence du normand et la permanence du latin ont considérablement limité une production littéraire anglophone dont, par ailleurs, les manuscrits circulent peu à l'échelle européenne. En outre, la connaissance d'une langue alors très majoritairement orale supposerait une présence prolongée des deux Florentins sur l'île ; or, aucune source ne vient corroborer un tel séjour.

Dupré ne se limite pas à une simple exhumation de textes médiévaux : il entend les mettre en scène à travers des récits qui pourraient, selon lui, dépeindre la vie quotidienne à la cour d'Henri III. C'est en cela qu'il se compare, une fois sa supercherie démasquée, à l'abbé Barthélemy, auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*²⁷. Cet ouvrage, publié en 1788, est un récit de voyage rédigé à la première personne, qui place le lecteur dans la peau d'un Scythe quittant Athènes pour traverser la Grèce, dont il décrit les paysages, les peuples et leurs traditions. Le récit a connu un immense succès et a été réédité à maintes reprises au cours du XIX^e siècle. Il était alors valorisé pour son souci de précision puisque l'abbé Barthélemy avait pris soin d'indiquer les sources antiques venues enrichir son texte. En s'affiliant à cette œuvre, Dupré entend s'éloigner du champ de la falsification pour se présenter en auteur de fiction historique. Il insiste par ce biais sur sa qualité de créateur du texte, tout en interdisant la réprobation morale que suscite son invention. Néanmoins, force est de | 536 constater que peu d'éléments intégrés à cette fausse correspondance sont originaux.

Il est depuis longtemps reconnu que de nombreux passages de ces lettres sont directement copiés du *Tresor*. Or, ces emprunts restreignent considérablement la description de

²⁵ Serge LUSIGNAN, *La langue des rois au Moyen Âge. Le français en France et en Angleterre*, Paris, PUF, 2004, p. 161.

²⁶ Serge VANVOLSEM, « Brunetti Latini, lingua di cultura e lingua dell'emigrazione », in *De Marco Polo à Savinio : écrivains italiens en langues française*, éd. F. Livi, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 27.

²⁷ Jean-Jacques BARTHELEMY, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire*, Paris, Hachette, 1893.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

L'Angleterre médiévale voulue par Dupré, étant donné que Latini accorde peu de place aux îles britanniques dans son œuvre. Le faussaire va, dès lors, prélever chaque extrait pouvant y être rattaché, souvent dans l'ordre de l'œuvre inspiratrice. Il commence ainsi sa description, dans la troisième lettre, par les quelques lignes que le Florentin consacre à l'Angleterre, à l'Écosse et à l'Irlande dans la partie géographique du *Tresor*²⁸. Dupré lui emprunte par la suite un extrait de bestiaire en prétextant la présence d'un éléphant dans la ménagerie d'Henri III²⁹. Au sein de la quatrième lettre, c'est à nouveau un long passage du bestiaire qu'il copie : il se consacre cette fois-ci aux chiens, dont raffole particulièrement, selon Dupré, la bonne société anglaise du XIII^e siècle³⁰. Pour introduire chacun de ces extraits, le faussaire compose de courtes descriptions des résidences royales, des divertissements anglais ou des incendies qui ravagent régulièrement Londres. Ces passages ont peu intéressé les historiens de la littérature, qui les ont généralement laissés de côté, estimant que la paternité en revenait à Dupré. Mais, ici encore, la capacité d'innovation du secrétaire peut être remise en doute. En effet, le vocabulaire mobilisé par Dupré dans ces descriptions semble souvent calqué sur celui qu'emploie John Stow pour sa *Survey of London*, dont plusieurs éditions étaient disponibles à la fin du XVIII^e siècle³¹. Prenons | 537 pour exemple son exposé sur les risques d'incendie londoniens et les règles de construction que ceux-ci imposent :

Texte de W. Dupré (1802)	<i>Survey of London</i> (1603)
<p><i>Fires frequently happen in this city; and whenever that is the case, they cause great destruction, the houses being built with wood, and for the most part covered with straw and reeds. Although an ordinance has been made</i></p>	<p><i>[...] to preuent the casualties of fire, which often had happened in the citie, when the houses were builded of timber, and couered with reed, or straw, Henry Fits Alewine being Maior, it was decreed that from hencefoorth no man should build within the</i></p>

²⁸ Brunetto LATINI, *Tresor*, op. cit., p. 212.

²⁹ *Ibid.*, p. 312-314. Selon la *Chronica Majora* de Matthieu Paris (c. 1200-1259), Louis IX aurait donné un éléphant à Henri III d'Angleterre pour sa ménagerie de la Tour de Londres en 1255. Le *Tresor* ne fait pas mention du même événement, puisqu'il relate l'étonnement de la population de Crémone face à un éléphant amené par l'empereur Frédéric II, qui l'aurait reçu du légendaire prêtre Jean. Cf. Matthew PARIS, *Chronica majora*, éd. H. R. Luard, vol. 5, Londres, Macmillan, 1880, p. 489.

³⁰ Brunetto LATINI, *Tresor*, op. cit., p. 302-306.

³¹ La *Survey of London* est publiée pour la première fois en 1598. Elle décrit Londres sous le règne d'Élisabeth I^{re} à travers une vaste collection d'anecdotes. Cf. John STOW, *The Survey of London*, Oxford, Clarendon Press, 1908. Cette édition est la réimpression de l'édition publiée en 1603.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

<i>for some years past, to cover all buildings with tiles or slate, it is far from having been generally obeyed.</i> ³²	<i>citie but of stone, vntill a certaine height, and to couer the same building with slate, or burnt tile [...].</i> ³³
--	--

Dupré élimine du texte copié toute trace de datation, bien que les indications chronologiques données ici par Stow puissent s'intégrer dans un tableau du XIII^e siècle³⁴. On peut imaginer que le faussaire espère par ce biais rendre sa source moins identifiable. On retrouve une démarche similaire dans la description qu'il donne des divertissements favoris des Londoniens :

| 538

Texte de W. Dupré (1802)	<i>Survey of London</i> (1603)
<i>The chief diversions of the English barons and gentry are hawking, hunting, and exercising with arms, as well on horseback as on foot. The lower sort of divert themselves on holidays with wrestling, cudgel-playing, football, foot-races, leaping, throwing quoits or huge bass of iron, baiting bulls, bears, and badgers with dogs. To these may be added combats betwixt cocks of the game, hunting ducks and otters with dogs.</i> ³⁵	<i>[...] but in hawking & hunting many graue Citizens at this present haue great delight, and doe rather want leysure then good will to follow it. [...] stage playes, cock fighting, ball play, exercises of warlike feates on horsebacke with disarmed Launces, batailles on the water, leaping, dancing, shooting, wrestling, dauncing, fighting of boars, bayting of beares and bulles.</i> ³⁶

Pour chacun de ces passages, William Dupré intègre un lexique spécifique à l'Angleterre élisabéthaine au sein d'une description du XIII^e siècle. Contrairement au récit du jeune *Anacharsis*, dont il se revendique, le faussaire n'a pas de démarche historique : le siècle qu'il décrit semble ne pas avoir de spécificité, se fondant dans une longue époque médiévale aux

³² *Monthly magazine*, vol. XIII, avril 1802, p. 238.

³³ John STOW, « Cornehill ward », in : *A Survey of London*, *op. cit.*, p. 193.

³⁴ Henry Fitz-Ailwin, auquel Stow fait référence, a été le premier Lord Mayor de Londres, charge qu'il a exercée entre 1189 et 1212. Cf. Derek KEENE, in *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2004, vol. 19, en ligne.

³⁵ *Monthly magazine*, vol. XIII, 1er mai 1802, p. 355.

³⁶ John STOW, « Sports and pastimes of old time », in : *A Survey of London*, *op. cit.*, p. 91-95.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

pratiques indifférenciées. Plus encore, dans la huitième lettre du corpus, l'imprécision devient anachronisme alors que Dupré expose une vision du Moyen Âge érudite remodelée par une lecture humaniste.

Entre imaginaire courtois et recomposition humaniste

Selon l'avant-dernière lettre composée par Dupré, Brunetto Latini quitte Londres pour suivre Henri III à Oxford, celui-ci devant assister à la réunion du Parlement qui s'y tient. Se conformant aux canons courtois, le faussaire présente toujours le notaire florentin dans l'entourage d'une famille royale lettrée, pieuse et combattante, qu'il suit dans ses déplacements. Dans les notes explicatives que Dupré joint à ses lettres, il affirme que Latini est venu en Angleterre avec le frère d'Henri III, Richard de Cornouailles (1209-1272), lequel | 539 l'a engagé comme précepteur de son fils, Henri d'Almayne (1235-1271)³⁷. Au sein de la cour, le Florentin a le loisir de consulter de nombreux manuscrits, collectionnés par le roi. Dupré ne résiste pas à la tentation de faire allusion à des événements bien connus de ses lecteurs, précisant que bon nombre de ces ouvrages provient d'un monastère cistercien, qui en avait fait don à la Couronne pour payer la rançon de Richard Cœur de Lion. Celui-ci avait, en effet, été fait prisonnier par l'empereur Henri IV à son retour de croisade, en 1192. Cet arrière-plan épique est alimenté par l'évolution de Latini parmi une noblesse anglaise issue de lignages prestigieux ayant participé à la conquête normande et se livrant à de sempiternels combats. Le faussaire insiste ainsi régulièrement sur l'organisation féodale de la société anglaise du XIII^e siècle et fait commenter par son narrateur les imposants châteaux que construisent les seigneurs en appui de leurs conflits permanents :

As the English Barons are frequently embroiled in disputes and quarrels with the Sovereign, and with each other, they take the precaution of building strong castles for their residence, with high towers and deep moats surrounding them, and strengthened with draw bridges, posterns, and portcullises.³⁸

³⁷ *Monthly magazine*, vol. XIII, avril 1802, p. 239.

³⁸ *Ibid.*, juin 1802, p. 448.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

Il est toutefois amusant de noter que Dupré copie ici un passage du *Tresor* par lequel l'auteur original ne qualifiait non pas les nobles anglais mais les seigneurs italiens³⁹.

Pourtant, ce décor de donjons et de créneaux ne va pas servir chez William Dupré un imaginaire romantique habituel, dépeignant un Moyen Âge sombre, merveilleux ou chevaleresque. Contre toute attente, les lettrés qu'il décrit répondent aux caractéristiques humanistes d'hommes de raison, animés d'un profond amour pour les textes antiques et traduisant sans mal tant le latin que le grec⁴⁰. L'importance des langues classiques est amplifiée par Dupré dans son rapport au texte original : le faussaire va, par exemple, jusqu'à reproduire en latin les citations que le *Tresor* mentionne en français :

| 540

Texte de W. Dupré	<i>Tresor</i> de Brunetto Latini
<p><i>I repeated these words of Horace :</i></p> <p style="text-align: center;">Beatus ille, qui procul negotiis, Ut prisca gens mortalium, Paterna rura bobus exercet suis, Solutus omni soenore.⁴¹</p>	<p><i>Decui dit Oraces. « Cil est honeureus qui laisse tous mestiers si come firent li ancien, et coutive ses bues et ses chans, et est dete sans usures ».</i>⁴²</p>

Il modifie, en cela, les modalités de la compilation que suppose l'encyclopédisme médiéval, celui-ci ne distinguant pas dans sa forme l'emprunt du reste du texte. Alors que le *Tresor* inclut les références aux *auctoritates* dans le corps de l'écrit, Dupré isole la citation dans son récit par une mise en page et une version latine – sans doute jugée plus correcte – qui sont propres à une conception moderne du texte, postérieure à l'imprimerie et à la codification humaniste des langues classiques⁴³. Cet intérêt de Latini pour le latin a certainement été inspiré au faussaire par le portrait de traducteur de Cicéron qu'en ont laissé ses contemporains⁴⁴ mais également par une appréciation moderne qui fait de lui un précurseur

³⁹ Brunetto LATINI, *Tresor*, op. cit., I, 129, 2, p. 228.

⁴⁰ Dans la première lettre, Brunetto Latini se réjouit de la présence d'ouvrages grecs dans les monastères anglais, ainsi que de plusieurs hellénophones à Oxford et à Cambridge.

⁴¹ *Monthly magazine*, vol. XIII, juin 1802, p. 448.

⁴² Brunetto LATINI, *Tresor*, op. cit., II, 74, 14, p. 504.

⁴³ Antoine COMPAGNON, *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979, p. 242-243.

⁴⁴ En cohérence avec son rôle de traducteur, le narrateur des lettres se voit prêter quelques jugements sur le latin employé par les lettrés d'Oxford : « *the Latin they have amongst them is not the Latin of Tully* ». Cf. *Monthly magazine*, XIII, juin 1802, p. 448.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

des « trois couronnes » de la langue italienne et, donc, de Pétrarque⁴⁵. Ainsi, Dupré n'hésite pas à mettre en scène l'amour du Florentin pour la littérature antique à travers la redécouverte d'un manuscrit, véritable *topos* de l'âge humaniste :

A short time since, a Greek book was found on board a ship taken in the Mare Egeum, which was brought to Court, and has been interpreted by a learned monk of Westminster. It appears to be a Collection of Fables, the composition of a Phrygian slave named Esopus, who, after receiving | 541 great honours for his wisdom and integrity, was despitefully thrown from a steep rock at Delphos.⁴⁶

Néanmoins, l'enthousiasme que connaît Latini à Oxford est avant tout suscité dans ces lettres par sa rencontre avec Roger Bacon (1214-1294) et la découverte des inventions de ce dernier. La première machine que le franciscain présente au notaire est la légendaire « tête de cuivre » (*Brazen Head*) qu'il a confectionnée avec le frère Thomas Bungay afin qu'elle leur explique « comment ceindre l'Angleterre d'un mur de cuivre ». Cette mention nous indique que Dupré a, en partie, composé le récit de la rencontre à partir de la tradition de la *Famous Historie of Fryer Bacon*, roman anonyme du XVI^e siècle transformé en pièce de théâtre par Robert Greene à l'époque élisabéthaine⁴⁷. En dépit de ce pas vers la sorcellerie, le faussaire entend présenter Roger Bacon comme un précurseur de la science moderne. Son narrateur relate donc la construction d'un verre ardent ainsi que d'une lentille optique et donne la recette de la poudre à canon. C'est toutefois une autre expérience qui a fortement retenu l'attention des lecteurs de Dupré dans le *Monthly magazine* : celle de la boussole. L'auteur utilise les lignes que réserve Latini à la description de l'aimant dans le *Tresor*⁴⁸, en les complétant par une prédiction aux élans péremptaires :

⁴⁵ « Brunetto Latini, of Florence, is said to have been the restorer of learning in Italy, and the friend and patron of Dante, Boccaccio and Petrarch » : *Ibid.*, vol. XII, janvier 1802, p. 525.

⁴⁶ *Monthly magazine*, vol. XII, janvier 1802, p. 524.

⁴⁷ L'histoire présente les pouvoirs magiques de Roger Bacon qui, voulant protéger l'Angleterre, propose de construire un mur de cuivre sur son pourtour. Aidé de Thomas Bungay, il construit une tête mécanique capable de répondre à toute question et d'expliquer comment un tel prodige pourra être réalisé. Malheureusement, la tête met plusieurs jours avant de donner une réponse que les frères, rattrapés par le sommeil, ne peuvent entendre. Cf. Robert GREENE, *Friar Bacon and Friar Bungay*, éd. J. A. Lavin, Londres, Benn, 1969.

⁴⁸ Brunetto LATINI, *Tresor*, *op. cit.*, I.119, p. 182.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

This discovery, which appears useful in so great a degree to all who travel by sea, must remain concealed until other times ; because no master-mariner dares to use it lest he should fall under a supposition of his being a magician ; nor would even the sailors venture themselves out to sea under his command, if he took with him an instrument which carries so great an appearance of being constructed under the influence of some infernal spirit. A time may come when these prejudices, which are of such great hindrance to researches into the secrets of nature, will probably be no more.⁴⁹

| 542 Cet extrait a fait l'objet de nombreux commentaires de la part des historiens de la navigation. En effet, dans les premières décennies du XIX^e siècle, malgré la dénonciation de Dupré comme faussaire, plusieurs chercheurs ont cru trouver chez Latini la première mention occidentale de la boussole⁵⁰. L'affirmation admise comme fausse, cet extrait ne perd pas son intérêt. Il est, en effet, l'expression d'une conception obscurantiste du Moyen Âge de la part de Dupré, dont son narrateur se fait l'écho. Sous la plume du faussaire, les marins médiévaux se montrent réticents à toute innovation, celle-ci étant la marque de la sorcellerie. La science du XIII^e siècle serait entravée par les superstitions populaires. Ainsi, pétri d'amertume, Bacon fustige le commun de ses concitoyens par les mots de Lactance : « *Vulgus indoctum pompis inanibus gaudet, animisque puerilibus spectat omnia, oblectatur frivolis, nec ponderare secum unamquamque rem potest* »⁵¹. La représentation d'un Roger Bacon en avance sur son temps mais incompris de ses contemporains a été caractéristique du XIX^e siècle. On figure alors le franciscain sous les traits d'un génie isolé, le considérant hors du contexte universitaire de son temps⁵². C'est à cette période que se développe le portrait d'un visionnaire rejeté par l'Église médiévale, auquel s'affilie Dupré lorsqu'il prête à Latini les espoirs suivants :

⁴⁹ *Monthly magazine*, vol. XIII, juin 1802, p. 450.

⁵⁰ Plusieurs articles ont régulièrement rappelé que le texte de Dupré ne se reposait sur aucune source fiable, dont : Mario ESPOSITO, « Notes on the Early History of Mariner's Compass », *Geographical Journal*, LII, 1918, p. 308-310 ; W. E. MAY, « Brunetto Latini and the Compass », *Journal of Navigation*, 24/1, 1971, p. 67-70.

⁵¹ « Combien un peuple inculte, qui trouve son plaisir dans de vaines pompes, regarde tout avec un esprit puéril, se réjouit des spectacles frivoles et se laisse prendre à l'apparence des statues, sans pouvoir déterminer lui-même le poids de chaque chose » : LACTANCE, *Institutions divines*, éd. P. Monat, Paris, Cerf, 1986, II, 3.7, p. 44-47.

⁵² Roger LEMAY, « Roger Bacon's attitude toward the latin translations and translators of the twelfth and thirteenth centuries », in : *Roger Bacon and the Sciences*, éd.J. Hackett, Leiden, Brill, 1997, p. 25-47.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

It will be then that mankind shall reap the benefit of the labours of such learned men as Friar Bacon, and o justice to that industry and intelligence for which he and they now meet with no other return than obloquy and reproach.⁵³

| 543 L'anticipation attribuée à Latini rapproche le personnage des lecteurs du *Monthly Magazine* : en intellectuel avisé, il glorifie tant les lettres que les sciences de l'Angleterre médiévale. Son rôle dans la correspondance est presque exclusivement celui d'un homme de culture. Dupré est donc amené, le plus souvent, à passer sous silence son important rôle gouvernemental et civique au sein de la Florence communale et à effacer la dimension politique du *Tresor* dont il s'inspire.

L'idéalisation des libertés florentines

Le *Tresor* regorge de références à l'opposition des guelfes contre le roi de Sicile Manfred et, plus généralement, à la vie politique qui anime l'Italie de son temps. Composé sous une forme encyclopédique, il entend collecter toutes les connaissances que l'homme a jusqu'alors acquises. Le plan de l'ouvrage est inspiré de la classification des sciences, lesquelles seront consécutivement étudiées par l'auteur. Le contenu et l'importance de chaque art dépend de la place qu'il tient dans ce système du savoir. Or, il est à noter que le point culminant du *Tresor*, c'est-à-dire sa troisième et dernière partie, est consacré à l'art rhétorique et à son application pratique, à savoir la politique. Ce thème n'est pourtant qu'anecdotique pour Dupré, qui se trouve contraint d'orienter les argumentations de Brunetto Latini vers une écriture plus descriptive. Dès lors, plusieurs extraits traitant du contexte italien se voient transposés en Angleterre. Les tours communales deviennent des châteaux anglais⁵⁴ et l'art de l'éloquence (*parlement* en picard) se transforme en *Parliament*. Pour traiter de cet organe de conseil et de discussion, Dupré applique les mots du *Tresor* à l'étymologie proposée au XVI^e siècle par William Lambard dans l'*Archeion* :

| 544

Texte de W. Dupré	<i>Archeion</i> de W. Lambard	<i>Tresor</i> de Brunetto Latini
-------------------	-------------------------------	----------------------------------

⁵³ *Monthly magazine*, vol. XIII, juin 1802, p. 450.

⁵⁴ « *Car les Ytaliens, qui sovent guerroient entre aus, se delitent en faire tors et autres maisons de pierre* » : Brunetto Latini, *Tresor*, op. cit., I, 129, 2, p. 228. « *As the English Barons are frequently embroiled in disputes and quarrels with the Sovereign, and with each other, they take the precaution of building strong castles* » : cf. note 38.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

<p><i>The English word Parliament is said by some learned men here, to be derived, quasi, Parium Lamentum; because the English Barons, at these meetings, complain of the enormities of their country : but I am of opinion it is borrowed from our word Parleure, Speech, and Parleor, an Orator; and indeed there are many speakers, and often much virulent speech delivered in these assemblies.</i>⁵⁵</p>	<p><i>The word Parliament is compounded of Parium and Lamentum, because the Peeres of the Countrie did at these meetings lament and complain each other of the enormities of their Countrey, and there-upon provided redresse for the same. But their opinion is more probable, as I thinke, which derive Parliament simply from the French word Parler.</i>⁵⁶</p>	<p><i>Ore avez oï coment li parleor doit le fait dire, en tel maniere que il soit briés et clers et voires semblables ; car ces .iii. choses sont trop fierement beseingnables a bien dire. Et si come li parlieres doit ensivre les vertus qui apartienent a bien dire, tot autresi se doit il garder des vices qui enpeequent et honissent son parlement.</i>⁵⁷</p>
--	--	---

Pourtant, ces assimilations répétées ne reflètent pas chez Dupré une conception uniformisatrice des sociétés médiévales. Bien au contraire, il oppose sans nuance l'Angleterre, où « le peuple était maintenu dans l'état d'esclavage le plus abject sous le système féodal », et Florence, où « la liberté fleurissait comme une belle fleur »⁵⁸. Le prétexte à ces considérations est la copie de trois modèles épistolaires contenus dans le *Tresor*, dont Dupré entend expliquer l'usage. La | 545 première lettre expose la façon dont il faut écrire à celui qui vient d'être élu « gouverneur et seigneur » de Rome pour l'encourager à accepter cette charge. La deuxième et la troisième lettres présentent, quant à elles, la façon dont ce dernier peut exprimer son consentement ou son refus. Or, Latini a choisi de mettre en scène Charles d'Anjou (1226-1285) dans ces modèles, frère de Louis IX devenu sénateur de Rome

⁵⁵ *Monthly magazine*, vol. XIII, juin 1802, p. 447.

⁵⁶ William LAMBARD, *Archeion. A Discourse upon the High Courts of Justice in England*, éd. C. H. MCILWAIN, P. L. WARD, Cambridge, Harvard University Press, 1957, p. 123-124.

⁵⁷ Brunetto LATINI, *Tresor*, op. cit., III.46.1, p. 714.

⁵⁸ « [In England] the people of this country remained in a state of the most abject slavery under the feudal system ; [...] Italy seems to have been the only soll, wherein, during the thirteenth century, freedom flourished like a fair flower » : *Monthly magazine*, vol. XIII, mai 1802, p. 357.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

en 1263⁵⁹. Plusieurs historiens ont estimé que cette mention pouvait désigner le comte de Provence comme le « *biau douz amis* » dédicataire du *Tresor*, voire témoigner d'une implication de Latini dans la cause guelfe et pontificale hors de Florence⁶⁰. Toutefois, les sources conservées de cet exil étant peu nombreuses et très allusives, cette hypothèse ne peut être vérifiée. Dupré justifie ses forgeries en postulant la duplicité du notaire, lequel espionnerait la cour anglaise au profit de la famille royale de France⁶¹. Or, l'exposition d'une alliance guelfo-angevine est l'occasion pour le faussaire de juger négativement la société anglaise dont il a, jusqu'ici, magnifié la production littéraire et, en contrepoint, de glorifier les assemblées italiennes du XIII^e siècle :

Italy seems to have been the only soll, wherein, during the thirteenth century, freedom flourished like a fair flower amongst the loathsome weeds of a despotic hierarchy under the Popes; Monseignor Lapostoille de Rome, as the Pope is elsewhere styled by my author. The Italians of that age appear to have been, in the words of Metastasio, *compagni delle leggi e non seguaci*, the friends, and not the slaves of the laws.⁶²

| 546 Dupré assimile la liberté des citoyens à leur capacité de fixer les lois. Selon lui, au XIII^e siècle, « malgré la signature de la *Magna Carta* » limitant l'arbitraire royal, le rôle du Parlement ne permet pas aux citoyens anglais d'exprimer leur volonté politique. Le faussaire lit les événements médiévaux à l'aune de la situation contemporaine : en tant que spectateur enthousiaste de la Révolution française, il juge le gouvernement représentatif et l'égalité de droits comme la phase ultime de la modernité⁶³. À ce titre, la papauté lui apparaît comme un

⁵⁹ Jean DUNBABIN, *Charles I of Anjou. Power, Kingship and State-Making in Thirteenth-Century Europe*, Londres, Longman, 1998, p. 86-87.

⁶⁰ Julia Bolton Holloway estime que Charles d'Anjou est le destinataire du *Tresor*, que Brunetto Latini aurait composé pour le convaincre d'adhérer aux intérêts de la partie guelfe en Italie. Francis J. Carmody s'est opposé à cette assimilation, estimant que cet extrait « n'est qu'une lettre transcrite peut-être d'un formulaire de l'époque et ne prouve aucune connaissance personnelle des affaires des princes de France ». Cf. Julia BOLTON HOLLOWAY, *Twice-told tales : Brunetto Latini and Dante Alighieri*, New York, Lang, 1993, p. 54 ; Brunetto Latini, *Li livres dou Tresor*, éd. par Fr. Carmody, Los Angeles, 1948, p. xviii.

⁶¹ « [...] there is reason to think [Brunetto Latini] was charged with private instructions from the Earl of Provence, King Henry's brother-in-law (in whose Court Brunetto Latini had fought an asylum when driven out of Florence by the Ghibelin Faction) to render an account of all transactions in England, probably for the information of the Court of France » : *Monthly magazine*, vol. XIII, avril 1802, p. 239.

⁶² *Monthly magazine*, vol. XIII, mai 1802, p. 357.

⁶³ « The conventional assemblies of France, by their numerous resolutions and decrees, as important as they are remarkable, have entirely changed the face of the country, and have in every respect given a new form and constitution to that ancient kingdom, as well with respect to its internal government as its exterior relations » : William Dupré, *Lexicographia-neologica Gallica*, op. cit., p. xi.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

régime despotique, duquel seule s'éloigne l'Italie communale. Il appuie ces considérations d'une citation de Pietro Metastasio, tout en négligeant de préciser que les mots de ce dernier ne qualifiaient ni un territoire, ni un gouvernement, mais l'homme rempli de sagesse⁶⁴.

Les considérations politiques de Dupré à l'égard de Florence sont partagées par bon nombre d'intellectuels au XIX^e siècle. Comme l'a montré Jean-Claude Maire Vigueur, le XVII^e siècle a principalement gardé de la cité toscane le souvenir de ses réussites commerciales et de sa prospérité. Ce sont les romantiques qui ont modifié cette appréciation, en distinguant le poids des forces gouvernementales populaires comme élément caractéristique de l'identité florentine⁶⁵. L'intérêt tout particulier des historiens pour la commune du XIII^e siècle a transformé Florence en mythe de liberté, servant l'exaltation des idéaux républicains⁶⁶. L'idéalisation du régime populaire dont témoigne Dupré est récurrente dans les revues historiques et littéraires | 547 anglaises de son temps. Il est alors courant de voir Florence comparée à la démocratie athénienne⁶⁷. Toutefois, une particularité de cette lecture romantique est de restreindre le modèle politique représentatif au seul parti guelfe. Par une lecture socio-économique simplificatrice de la situation florentine, certains érudits du XIX^e siècle calquent l'affrontement entre partisans du pape et partisans de l'empereur sur un conflit opposant *populares* et *magnates*⁶⁸. L'autorité impériale est, dans cette conception, définie comme protectrice des privilèges de la noblesse, laquelle imposerait ses volontés aux plus faibles contre le bien commun. Les guelfes sont, à l'inverse, présentés comme les tribuns de

⁶⁴ « *Egli è sol, ch'alle leggi non soggiace, Perchè sol con le leggi egli conviene, E di quelle è compagno, e non seguace* » : Pietro Metastasio, « L'origine delle leggi », in : *Opere*, Paris, Hérissant, 1782, v. 73-75, p. 174.

⁶⁵ Jean-Claude MAIRE VIGUEUR, « Il problema storiografico : Firenze come modello (e mito) di regime popolare » in *Magnati e popolani nell'Italia comunale*, Pistoia, Centro italiano di studi di storia e d'arte, 1997, p. 1-16.

⁶⁶ Le républicanisme pré-humaniste florentin a été tout particulièrement mis à l'honneur par l'historiographie américaine du XX^e siècle. Cf. Giampaolo FRANCESCONI, « Pistoia e Firenze in età comunale. I diversi destini di due città della Toscana interna », in *La Pistoia comunale nel contesto toscano ed europeo (secoli XII-XIV)*, éd. P. Gualtieri, Pistoia, Società pistoiese di storia patria, 2008, p. 73-100.

⁶⁷ On lit, par exemple, dans le *Monthly Review*, en 1816 : « *More than one respect, Florence may be compared to Athens and Rome. Her devotion to liberty was equally enthusiastic ; and in resemblance of her great precursors in this career, her men of letters were usually to be found among her warriors* ». La suite de l'article présente Brunetto Latini comme un guerrier ayant participé aux combats opposant Florence à Sienne. Cf. *Monthly Review*, 79, 1816, p. 533.

⁶⁸ Les membres du *Popolo* représentent les classes non nobles de la population citadine. Le terme « magnat », désigne les membres des plus puissantes familles de la noblesse citadine (d'origine ancienne ou récente) dont les *populares* essayent de limiter la violence et l'accès aux charges communales. Cf. Jean-Claude MAIRE VIGUEUR, *Cavaliers et citoyens : guerre, conflits et société dans l'Italie communale, XII^e-XIII^e siècles*, Paris, EHESS, 2004, p. 409 ; Guido CASTELNUOVO, *Être noble dans la cité. Les noblesses italiennes en quête d'identité (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

l'égalité entre citoyens, comme on peut le percevoir dans un article londonien de 1816 faisant la recension des livres dédiés à l'histoire médiévale florentine :

[A propos de l'année 1250, arrivée au pouvoir des guelfes florentins]

They were contented with the simple reform of a Ghibelline government into the principles of the Guelf party ; and the liberty and happiness of the conquered were the sole consequences of their defeat.

[A propos de l'année 1260, arrivée au pouvoir des gibelins florentins]

Possessed of the city, the conquerors debated concerning its demolition; and many of the noble Ghibellines, whose fathers had enjoyed rights and privileges inconsistent with the happiness of the nation, united themselves to the people of Sienna in their votes for the cruel destruction of the palladium of liberty and the arts.⁶⁹

| 548 William Dupré met en scène l'opposition entre guelfes et gibelins dans ses lettres, dont il date l'écriture des années d'exil de Latini. Guido Cavalcanti serait, lui, présent à Florence. Ce séjour loin de la commune fait suite à la bataille de Montaperti, disputée en septembre 1260. À son issue, Florence est livrée à un gouvernement gibelin, soutenu par Manfred, roi de Sicile et fils illégitime de l'empereur Frédéric II. Les sources ne nous permettent pas de savoir si Brunetto Latini a formellement été mis au ban de la cité à cette date, tout comme plusieurs autres représentants du parti guelfe, ou si cet éloignement a été estimé nécessaire par le notaire lui-même⁷⁰. On peut supposer que le choix de Guido Cavalcanti comme correspondant a répondu à une lecture politique dichotomique de la part de Dupré puisque le poète appartient à une importante famille guelfe de Florence mais qu'aucune source ne nous indique qu'il ait réellement entretenu un échange épistolaire avec Brunetto Latini⁷¹. Le faussaire insiste sur la commune appartenance des deux protagonistes à la faction guelfe, mettant régulièrement en avant leur fidélité à l'Église. Ainsi, ce n'est autre qu'un messenger du pape qui est chargé du convoi de leur correspondance⁷². Dupré intensifie une bipolarité de la scène

⁶⁹ *Monthly Review*, 79, 1816, p. 533-535.

⁷⁰ Alors que la bataille de Montaperti a lieu, Brunetto Latini était chargé d'une ambassade auprès du roi de Castille, Alphonse X. Le notaire ne rentre pas à Florence après avoir appris la nouvelle de la victoire gibeline. Cf. Giuliano MILANI, « La guerra e la giustizia », art. cit., p. 37-51.

⁷¹ Mario MARTI, « Guido Cavalcanti », art. cit., p. 628.

⁷² « A messenger going from hence with dispatches to our Holy Father the Pope, on the business of Holy Church ; hath afforded me an opportunity of conveying a letter to you » : *Monthly magazine*, vol. XII, janvier 1802, p. 524.

Carole Mabboux, « *Freedom flourished like a fair flower* : la culture florentine revisitée par un faussaire de l'Angleterre romantique », in *L'Honnête homme, l'or blanc et le Duc d'Albe. Mélanges en l'honneur d'Alain Becchia*, éd. A. Nijenhuis-Bescher, É.-A. Pépy et J.-Y. Champeley, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, 2016, p. 529-550.

politique florentine peu marquée dans le texte de Brunetto Latini. En effet, dans le *Tresor*, l'auteur ne pointe jamais les gibelins comme responsables de l'exil qu'il subit. Le plus souvent, il regroupe l'ensemble de ses concitoyens, guelfes comme gibelins, sous l'identité florentine, tenant un discours unificateur et désignant Manfred, extérieur à la cité, comme élément de discorde⁷³. Par ailleurs, les liens personnels entretenus par le notaire durant son exil ne semblent pas répondre à une stricte polarisation entre factions. En effet, si Brunetto Latini a rédigé en Champagne deux actes commerciaux pour des marchands et banquiers guelfes influents au sein de la commune | 549 florentine, il a dans le même temps correspondu avec Rustico Filippi, lequel a acquis une position notable au sein du gouvernement gibelin après Montaperti⁷⁴.

Derrière la simplification historique de Dupré, on perçoit une lecture anachronique de la culture florentine. En effet, la correspondance de personnages italiens n'est qu'un prétexte pour le faussaire, qui entend avant tout se concentrer sur la littérature et les habitudes courtoises anglaises. Le XIII^e siècle n'a que peu de spécificité pour l'auteur, qui emprunte bon nombre de ses remarques aux conceptions humanistes et aux écrits élisabéthains. Par les explications qui viennent appuyer ses transcriptions, Dupré témoigne d'une perception de la vie civique florentine caractéristique des érudits romantiques. Ceux-ci lisent la place de la parole politique au sein de la commune et le rôle gouvernemental de ses assemblées à travers les événements venus clore le XVIII^e siècle. Leur grille d'interprétation est donc biaisée par un lexique politique ménageant une grande place à l'opposition entre peuple et noblesse ainsi qu'entre démocratie et autocratie. L'Angleterre moderne devient sous leur plume le modèle d'un gouvernement représentatif et modéré digne héritier des idéaux florentins, dont ils souhaitent l'essor économique et la gloire artistique aussi florissants que le lys communal devenu médicéen⁷⁵.

⁷³ Brunetto LATINI, *Tresor*, *op. cit.*, I, 37, 3, p. 68 ; *La Rettorica*, éd. F. Maggini, Florence, Galletti, 1915, p. 6 ; *Tresor*, *op. cit.*, I, 93, p.126.

⁷⁴ Roberta CELLA, « Gli atti rogati da Brunetto Latini in Francia (tra politica e mercatura, con qualche implicazione letteraria) », *Nuova rivista di letteratura italiana*, 2003, VI, p. 367-408. Brunetto Latini dédie le *Favolello*, poème épistolaire traitant de l'amitié, à Rustico Filippi. On a supposé qu'il espérait de la sorte lui demander d'intercéder en sa faveur auprès du gouvernement communal. Cf. Giuliano MILANI, « La guerra e la giustizia », *art. cit.*, p. 45.

⁷⁵ « *No two forms of government could be more essentially different than that of Florence and that of Venice. Both were indeed republics, but the constitution of Persia differs not much less from that of England than the governments of those two states from each other* » : *Monthly Review*, 79, 1816, p. 537.